

RENDEZ-VOUS AU MÉTRO SAINT-PAUL

[illegible]

Cyrille Fleischman

*Rendez-vous
au métro Saint-Paul*

le dilettante

19, rue Racine

Paris 6^e

Couverture : Anne-Marie Adda

ISBN 978-2-84263-532-9

Le Dilettante

Vision de loin entre Bastille et République

Certains disaient que la reine d'Angleterre était associée avec M. Tekniski, le marchand d'électroménager à côté du métro. On n'a jamais pu le prouver, mais c'est un fait qu'après le couronnement de la reine, qui était transmis en direct pour la première fois, beaucoup de gens achetèrent une télévision cette année-là.

Parfois les appareils vendus par Tekniski marchaient et d'autres fois pas du tout. Dès qu'on lui avait expliqué le problème, il arrivait et disait :

— D'abord, est-ce que vous avez véri-

fié que tout est en ordre : est-ce que le tuyau d'arrivée du gaz est en bon état ?

Timidement on faisait remarquer :

— Le poste fonctionne à l'électricité.

— À moi vous allez apprendre comment les choses fonctionnent ? Qu'est-ce que j'ai dit ? Vous parlez tout le temps. Vous avez pas oublié de mettre de l'eau au moins ? Les gens ne mettent pas d'eau dans les machines à laver, et veulent que ça marche. Une machine à laver, c'est pas un désert avec des miracles !

— La machine à laver marche. C'est la télévision qui a un problème.

— J'ai parlé d'autre chose ? disait-il, est-ce que vous avez tapé dessus déjà ?

— Oui, ça on a essayé, et ça ne marche pas.

— Vous avez tapé trop fort ! Les gens qui n'y connaissent rien tapent trop fort. Main-

tenant, comment vous voulez que je répare ?

On disait encore plus timidement :

— Peut-être que vous pourriez quand même jeter un coup d'œil.

— Un coup d'œil, je peux, mais un sort, pas, si c'est cassé à cause du coup que vous avez donné !

Pendant qu'il parlait, il avait retourné l'énorme poste et commençait à enlever le fond. Il se retournait brusquement :

— Quelqu'un a touché ici. C'est pas le boulon d'origine.

On se tordait de contrition. On disait de plus en plus timidement :

— C'est vous. Quand vous avez réparé la semaine dernière.

Il haussait les épaules :

— Sûrement pas. Mais admettons. Alors, je répare et dès que j'ai le dos tourné vous abîmez. Après, on s'étonne que la science

ne progresse pas. Je suis venu quand déjà ?

— C'était la semaine dernière, et depuis ça marchait, on vous jure qu'on n'a touché à rien.

— Vous jurez, et moi je garantis... Voilà la différence. Si moi je jurais et si le monde garantissait, peut-être que je serais moins fatigué. Enfin, c'est pas la peine de s'énerver. Un appareil de chez Tekniski jamais ne tombe en panne.

Il enlevait son veston, demandait une chaise, s'asseyait et regardait le poste à l'envers. Un grand silence se faisait, et tout le monde derrière lui contemplait aussi le poste. Au bout de dix minutes de silence, il remettait sa veste, retournait le poste du bon côté et, sans avoir rien fait, disait :

— Branchez, pour voir.

On rebranchait.

Il disait :

— Il faut que ça chauffe.

On attendait que ça chauffe. Rien ne venait. Il tapait très légèrement sur le poste. Ça ne marchait toujours pas. Il demandait :

— Vous êtes sûr que vous n'avez touché à rien ?

On promettait. Il se grattait la tête et disait d'un ton de reproche :

— Je vais peut-être devoir le montrer à un *fachmann* de chez le fabricant, un spécialiste, si vous continuez à empêcher votre poste de marcher.

On protestait de notre innocence :

— On vous jure qu'on n'a touché à rien. Sauf le bouton pour allumer ou éteindre.

— Vous voyez que vous avez touché.

— On est obligé de l'allumer et de l'éteindre ce poste, monsieur Tekniski. Quand même !

Quand il voyait que c'était de notre côté

qu'on commençait à se fâcher, il changeait de ton. Il reprenait la chaise qui lui avait permis de contempler le poste, se rasseyait accablé, en déboutonnant son bouton de col. Il disait :

— Est-ce que c'est un métier que j'ai choisi ? Un esclavage ! Qu'est-ce que j'avais besoin de rendre service en donnant des télévisions à des gens qui savent à peine se servir d'une T. S. F....

Il s'essuyait le front en poursuivant :

— Qu'est-ce que je vais lui raconter au fabricant ? Que dans toute la France, dans tout le monde, les télévisions marchent, mais qu'au métro Bastille à Paris, comme par hasard, jamais les télévisions marchent.

On se récriait. Il devenait de plus en plus véhément :

— Si ! C'est ça que vous voulez. Vous voulez ma ruine ! Est-ce que par hasard

vous seriez pas de la famille à Teknikman, mon concurrent de la place de la République, celui qui vend des télévisions comme on vendrait des pommes de terre, sans rien y connaître, et qui se permet de me critiquer ?

On se récriait et on disait :

— On ne le connaît même pas. Enfin on le connaît un peu parce qu'il va à la même *schoule* que nous, mais on n'aurait jamais pensé vous faire une infidélité, monsieur Tekniski. Tous nos appareils, on les achète chez vous. Vous nous avez même vendu un aspirateur après guerre, vous vous rappelez ?

— Si je me rappelle ? Un aspirateur comme celui que je vous ai donné, vos arrière-petits-enfants, quand on sera depuis longtemps au cimetière de Bagneux, pourront encore s'en servir. C'est un modèle

tellement bien que le fabricant ne le fabrique même plus. Ceux qu'il a encore sont dans son coffre-fort. À moi ils me parlent de l'aspirateur !...

— Justement, monsieur Tekniski, c'est pas de l'aspirateur qu'on parle, mais de la nouvelle télévision qui marche pas.

— *Marche pas*, c'est vite dit. Que *vous* savez pas faire marcher.

— Vous non plus. La preuve.

— C'est *moi* qui ai acheté une télévision ? Moi, la télévision ça m'intéresse pas, je préfère lire Sholem Aleichem.

— Ne tournez pas autour de la question : vous allez faire venir un spécialiste ou alors vous reprenez le poste et vous remboursez.

Au moment où les choses tournaient mal et où on s'énervait, il disait :

— Je reviens dans cinq minutes chercher le poste pour le montrer à l'usine.

Pendant qu'il descendait l'escalier, à tout hasard, l'enfant de la maison donnait un coup sur la prise de courant, un autre coup sur le poste et un troisième coup sur le bouton. Au bout de quelques coups et après le temps de chauffage, une image surgissait, d'abord floue, puis nette, et on voyait sur l'écran bombé apparaître une sorte de rabbin qui souriait dans sa barbe et disait :

— Laissez Tekniski tranquille ! Il a une famille, des soucis, des ennuis avec les fabricants, des dettes à la banque. Laissez-le tranquille. On n'est qu'en 1953, la technique n'est pas encore tout à fait au point. Vous voyez, maintenant ça marche très bien. Un bonjour chez vous.

Et l'image disparaissait pendant qu'on entendait en fond sonore une musique yiddish décapante.

Tout de suite après, on avait l'émission

normale, et quand Tekniski revenait avec des chiffons qu'il avait été chercher pour emballer le poste, on n'avait plus qu'à s'excuser en lui offrant un thé et en disant banalement :

— C'est un miracle de la science qui voit vraiment loin, ces télévisions modernes !

L'aventure

Il n'était pas géographe, mais il était arrivé à la certitude quasi scientifique que le centre du monde se trouvait à la verticale du métro Saint-Paul. Peut-être un peu à droite de la rue Saint-Antoine, vers la rue Caron où il habitait. Mais sûrement pas plus loin. Vers la Bastille, c'était un autre monde. Vers le Châtelet, la jungle.

Jean Simpelberg était né rue Caron. Il habitait rue Caron, ses parents avaient habité rue Caron en venant de Russie. À part les années de guerre, il n'était jamais sorti de Paris. Non seulement du quatrième

arrondissement, mais même pas d'une centaine de mètres à gauche ou à droite, au nord ou au sud de son immeuble situé près de l'angle de la rue Caron et de la place du Marché-Sainte-Catherine.

Parfois il disait à sa femme :

— Demain j'irai à la Samaritaine.

Elle le regardait :

— La dernière fois que tu as été au Bazar de l'Hôtel-de-Ville, tu n'en pouvais plus. Qu'est-ce que tu veux acheter là-bas ?

Il répondait :

— Des vis, pour réparer le buffet.

— Des vis ? En cette saison ? À l'Hôtel-de-Ville ?

Effrayé par les sous-entendus, Simpelberg renonçait à l'idée d'une expédition. Il attendrait la fin de la saison des pluies. Il risquait timidement :

— Peut-être qu'on peut envoyer le fils du

concierge. Il peut aller me faire cette course et revenir dans l'après-midi, avec un bon imperméable.

— Tu ne vas pas risquer la santé d'un gosse pour réparer le buffet.

Et Simpelberg se résignait à rester sur son territoire. Il s'autorisait cependant une manœuvre de dépannage dépassant un peu ses frontières. Sans rien dire à sa femme, il allait jusque chez le quincaillier de la rue Saint-Antoine, presque au bout de la rue. Depuis qu'il avait pris sa retraite de contremaître dans un atelier de la rue de Turenne, Simpelberg prenait des risques familiaux.

Il n'était ni riche ni vraiment pauvre. Juste un retraité tranquille pour qui le métro Saint-Paul était la gare d'un petit bourg où il faisait bon vivre au rythme des saisons qui passaient.

Il avait des enfants qui débarquaient d'ailleurs, de ces lointains quatorzième ou quinzième arrondissements, où paraît-il on pouvait aussi vivre. Il en doutait. Il n'en voulait pas à ses fils de s'être exilés, persuadé que c'étaient les brus qui les avaient détournés vers de lointaines régions.

Tous les vendredis soir, la famille était au rendez-vous de la rue Caron pour dîner chez les grands-parents. Il y avait le fils garagiste en banlieue avec sa femme et les deux petits-fils, le fils et la bru médecins tous deux dans le quinzième, la fille encore célibataire mais qui amenait son presque fiancé étudiant, de la Cité universitaire, là-bas dans les brumes près du parc Moutsouris.

Simpelberg demandait des nouvelles du monde extérieur et posait *la* question :

— Quand est-ce que vous vous déciderez à avoir une vie normale et prendre un appartement rue Saint-Antoine, rue de Turenne, dans le quartier ?

La famille Simpelberg de la troisième génération souriait, et chacun disait :

— Mais on est très bien là où on est. On prend la voiture. Ou avec le métro, le bus, on est en vingt minutes chez vous. Ne vous faites pas de soucis.

Il regardait sa femme et disait en les ignorant :

— *Qui* se fait du souci ? Mais habiter *si* loin est-ce que c'est normal ? Rien que pour les enfants : est-ce qu'il y a un jardin où l'air est meilleur que place des Vosges ?

La belle-fille du quinzième intervenait :

— Mais vous savez bien que l'air est pollué avec toutes ces voitures, et puis place

des Vosges maintenant il n'y a que des riches et des concierges.

Simpelberg tapait sur la table :

— Place des Vosges, polluée ? J'ai l'air pollué, moi ? J'ai l'air riche, moi ? Toute mon enfance, je l'ai passée à jouer place des Vosges. J'ai été à l'école maternelle, à l'école primaire place des Vosges !

— Ne parlez pas toujours de vous et de votre quartier. Paris est une grande ville. Soyez heureux que nous soyons là chaque semaine. On pourrait habiter la province, l'étranger !

Il regardait sa femme et disait :

— On me raconte n'importe quoi. Sers le bouillon, il va refroidir.

Mme Simpelberg ajoutait :

— Les jeunes veulent vivre leur vie. Loin, très loin. Ils préfèrent se ruiner la santé. Qu'est-ce qu'on peut faire ?